

ATOPIC, LES FILMS DU TAMARIN, ERE PRODUCTION et INA
présentent



A une jeunesse Amoureuse

un film de François Caillat *récit*



Image, son, réalisation : FRANÇOIS CAILLAT - Montage : MARTINE BOUQUIN - Montage son et mixage : DANIEL DESHAYS, NATHALIE JACQUEMIN, MYRIAM RENÉ
Produit par CHRISTOPHE GOUGEON (ATOPIC), YANN BROLLI (LES FILMS DU TAMARIN), REGIS CAËL ET CHRISTIAN MONZINGER (ERE PRODUCTION),
CHRISTOPHE BARREYRE ET GÉRALD COLLAS (INA) - Avec l'aide du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA et de l'IMAGE ANIMÉE, de la RÉGION LORRAINE,
la PROCIREP, l'ANGO, VOSGES TÉLÉVISION IMAGES PLUS - Distribution LES FILMS DU TAMARIN

www.unejeunesseamoureuse.fr



LES FILMS DU TAMARIN, ERE PRODUCTION, INA & ATOPIC
présentent

une jeunesse Amoureuse

un film de François Caillat

Récit

SORTIE NATIONALE LE 3 AVRIL 2013

France – 2012 - Durée : 105 minutes
Béta numérique/DCP couleur – Format 16/9
Visa d'exploitation n°118.796

www.unejeunesseamoureuse.fr

programmation@unejeunesseamoureuse.fr

Sommaire

| | |
|---|----|
| Le film..... | 1 |
| L'auteur | |
| <i>vu par Thierry Garrel</i> | 2 |
| <i>biographie et filmographie</i> | 4 |
| <i>entretien</i> | 7 |
| Revue de presse des films précédents..... | 18 |
| Ils ont déjà aimé | |
| <i>Mariana Otero</i> | 20 |
| <i>Jean-Pierre Thorn</i> | 21 |
| <i>Dominique Cabrera</i> | 24 |
| Collaborateurs de création..... | 31 |
| Contact..... | 32 |

Synopsis

Le narrateur raconte sa jeunesse amoureuse dans le Paris des années 1970 : un récit d'éducation sentimentale, à coeur et corps perdus; une histoire intime autant que l'aventure d'une génération ; un film sur la difficulté d'aimer.

En mêlant aux quartiers de la ville des fragments de lettres, des photos de jeunes femmes, des musiques d'époque, le film construit une géographie amoureuse de Paris : celle de l'auteur, qui vécut là pendant quinze ans les découvertes et les excès de sa jeunesse.

En contrepoint, quelques images super-8 de voyages – la contre-culture aux Etats-Unis, plus tard la dictature militaire au Chili – rappellent ce que fut cette époque.

François Caillat, le chasseur de fantômes

par Thierry Garrel

Dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler "*l'Ecole Française du Documentaire*", François Caillat occupe une place tout à la fois singulière et secrète.

Conteur et poète, chasseur de fantômes et diseur de bonne aventure, il développe depuis vingt ans une oeuvre très cohérente et tisse avec élégance – et avec une légèreté de prestidigitateur – des récits imagés et envoûtants, pour nous faire partager le fruit de ses expéditions solitaires dans les profondeurs du passé.

(...)

Si François Caillat sait comme personne user du pouvoir d'évocation et de suggestion des images et des sons (impressions et surimpressions), saisir l'esprit des lieux et porter sur les personnes et les paysages, les documents et les objets du réel, un regard très aigu, c'est toujours le

romanesque qui dans ses films prend le dessus : imaginaire local ou national, roman d'enfance ou d'adolescence, roman familial. C'est pourquoi François Caillat, dans la manière même dont il manie audacieusement et musicalement la langue des images et les ruses subtiles de la narration, est probablement le plus sébaldien des documentaristes d'aujourd'hui.

***Thierry Garrel** a dirigé l'Unité Documentaires de la chaîne Arte depuis sa création en 1992. Reconnu comme un pilier dans la politique documentaire de télévision, la Galerie du Jeu de Paume lui a consacré une rétrospective de son travail de producteur en 2001.*

François Caillat

Biographie

Avec ***Une Jeunesse amoureuse***, François Caillat réalise son second long-métrage de cinéma.

L'auteur a passé sa jeunesse à Paris durant la décennie 1970. Il a vécu cette époque turbulente à un âge où l'on veut goûter à tout. Il a fait des études de philosophie à l'ENS de St Cloud et a obtenu son agrégation ; il s'est intéressé à la musicothérapie à l'Université de Vincennes et à l'ethnomusicologie avec l'équipe du Musée de l'Homme ; il a fait un mémoire d'esthétique sur le travail de Pierre Boulez ; il a expérimenté l'aventure théâtrale avec la troupe lycéenne qu'il avait créée en 1968, avant de mener un travail avec Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil ; il a côtoyé le milieu de la danse contemporaine (le film évoque ses relations avec la Compagnie du Four Solaire, composée de danseuses et musiciens de jazz issus de la troupe de Carolyn Carlson) ; il s'est aussi essayé à la composition, au violon folk, à la linguistique...

Comme la plupart des jeunes gens de cette génération, rien ne lui semblait impossible.

Plus tard seulement, il s'est orienté vers le cinéma.

Et puisqu'il était alors trop tard pour faire l'étudiant, il a été autodidacte. Il a appris son métier de réalisateur en tournant toutes sortes de films (courts-métrages de fiction, séries courtes documentaires, films musicaux – du clip de rock au film d'opéra classique). Et cela a duré une dizaine d'années.

À partir des années 90, il a resserré sa démarche en tournant des films très personnels, à la frontière de plusieurs genres. Ce sont surtout des films de format long.

Il n'a plus quitté cette voie depuis.

Filmographie

Depuis une quinzaine d'années, François Caillat réalise des films à la frontière de l'essai et du documentaire.

Il s'intéresse à l'absence, aux traces, à l'oubli.

Ses films mettent en scène des lieux porteurs de possibles passés.

Ils entrecroisent le document et le romanesque.

Quatre de ses long-métrages ont été diffusés sur la chaîne Arte. Deux ont été produits pour la salle, dont le dernier : *Une Jeunesse Amoureuse*.

LA QUATRIÈME GÉNÉRATION, saga historique sur la famille lorraine du réalisateur.
(1997, 80 min, Gloria Films/ Arte)

L'HOMME QUI ÉCOUTE, chronique du monde sonore : musique, langage, bruits.
(1998, 90 min, Gloria Films/ Arte)

TROIS SOLDATS ALLEMANDS, enquête sur un disparu de la guerre de 1940.
(2001, 75 min, Gloria Films/ Arte)

L'AFFAIRE VALÉRIE, enquête sur le souvenir d'un fait divers.
(2004, 75 min, Archipel 33/ Arte)

BIENVENUE À BATAVILLE, fable sur le bonheur obligatoire au 20^{ème} siècle.
(2007, 90 min, Unlimited - film de cinéma, sorti en 2008)

UNE JEUNESSE AMOUREUSE, récit d'éducation sentimentale dans le Paris des années 70.
(2012, 105 min, Films du Tamarin)

Sous le titre **François Caillat, un cinéma hanté**, l'Institut Français (Ministère des Affaires Etrangères) lui a consacré une rétrospective en 2011/12, avec l'édition trilingue de plusieurs de ses films et l'édition d'un catalogue.

Entretien avec le réalisateur

Qu'est-ce qui vous a motivé à faire ce film ?

J'ai toujours gardé le souvenir d'une période très intense de ma vie. C'était à Paris, durant la décennie 70, quand j'avais entre vingt et trente ans. J'expérimentais alors le monde avec enthousiasme, avec passion, dans un sentiment de grande liberté, on peut même dire avec exaltation. Plus tard, j'ai senti qu'un changement inexorable s'était produit. Ce qui s'était passé n'était tout simplement plus possible. Soit j'avais moi-même changé en vieillissant, soit l'époque avait changé et ne permettait plus tant de liberté. En tout cas, une sorte de parenthèse s'était refermée. J'ai eu envie de raconter cette période très particulière dans ma vie

C'est donc une autobiographie sur vos vingt ans ? Mais qu'ont-ils de si spécial ?

Ma vie n'est pas le véritable objet de ce film. Ou plutôt, elle n'est racontée ici que parce qu'elle peut en évoquer d'autres.

Je suppose que le sentiment amoureux est partagé équitablement par tous, de manière chaque fois singulière et individualisée. J'ai voulu construire un récit qui laisse à chaque spectateur la liberté de se projeter, de se remémorer son passé, de réfléchir à sa propre vie. C'est pourquoi, si on parle d'autobiographie, je préférerais qu'on évoque une autobiographie collective. C'est une incitation à se souvenir : revivre ses vingt ans, se rappeler sa vie sentimentale, réfléchir à la construction progressive et souvent chaotique de l'amour. C'est ce projet que se donnait autrefois le roman de formation, dans la littérature : raconter comment un jeune homme grandit à travers ses expériences affectives. Il y a là quelque chose qui touche à l'amour en général.

C'est donc un projet un peu psychologique ?

Non, parce que mon récit, même s'il est assez généraliste sur le sentiment amoureux, ne prétend pas parler pour toutes les époques et tous les lieux ! Je veux dire que le contexte est important, ma jeunesse amoureuse s'est déroulée à une date déterminée, dans un endroit précis. Le lieu, c'était Paris, et ma jeunesse aurait suivi un cours différent si elle s'était passée par exemple en Lorraine, où je suis né. Le film aurait peut-être évoqué des états amoureux tout aussi forts, mais il n'aurait pas été le même. Quant à l'époque, c'est cette décennie des années 70, qui était vraiment très particulière...

Vous pensez que ces années 70 étaient plus propices qu'aujourd'hui à l'amour ?

D'une certaine manière, oui, si l'on se souvient qu'elles ont été marquées par beaucoup de transformations dans les comportements, dans les mœurs, dans tout ce qui réglait les relations entre les hommes et les femmes. Aujourd'hui, on se souvient surtout des premières manifestations de libération féministes (par exemple le mouvement MLF) ou des changements institutionnels (mise en vente de la pilule, libéralisation de l'avortement) - tout ce qui concernait les femmes, dont chacune pouvait prendre davantage sa vie en main. Mais les changements s'étendaient aussi aux homosexuels, aux couples communautaires, aux amoureux de tous poils. L'ambiance était favorable à des comportements nouveaux, tout était marqué par une liberté inédite. Je garde le souvenir d'une époque d'apprentissage, d'expérimentation, chacun explorait les différentes possibilités touchant aux manières d'être, aux sentiments amoureux, aux expériences sexuelles... Il faut dire aussi que ces années 70 se situent exactement entre le nouvel usage de la pilule et l'arrivée du sida. Et durant une petite quinzaine d'années, tout a semblé possible, facile à vivre. Évidemment tout n'a pas été si facile, en fin de compte ! Mais c'est sûr qu'il y a eu beaucoup d'enthousiasme, d'énergie dépensée, d'ardeur à essayer. J'en ai moi-même fait l'expérience, comme le film le raconte.

Mais est-ce que cette facilité, ce sentiment de liberté, se résumaient à des expériences sexuelles et amoureuses ?

Non, bien sûr, il faut se souvenir du contexte général de ces années-là. Il y avait l'engagement politique, c'est-à-dire pour moi le militantisme comme lycéen puis étudiant, souvent sur fond de violences. Il y avait aussi l'expérience de la drogue, très attractive. Il y avait toutes sortes de nouvelles pratiques, de nouveaux usages, très euphorisants à tous les sens du terme. L'exaltation que j'ai pu ressentir à cette époque n'était pas seulement un état intérieur. C'était aussi le reflet du monde incroyablement excitant dans lequel je vivais. Et le domaine amoureux faisait partie de cette excitation sans cesse renouvelée.

Est-ce que cette expérience est partageable par les spectateurs d'aujourd'hui ?

Les gens de ma génération peuvent se retrouver sans difficulté dans ce que je raconte. Pour beaucoup, je sais que c'est aussi leur vie. C'est d'ailleurs ce qui explique que j'ai eu l'audace - certains diront l'orgueil - de parler de moi à la première personne et devenir le sujet visible d'un film. Si je l'ai fait, c'est parce que je me crois assez représentatif de ma génération. Je me sens légitime pour en parler au nom des autres. Ma vie amoureuse a été intense, mouvementée, chargée... mais je sais que ce fut le cas pour beaucoup. L'époque rendait assez courante cette affirmation excessive du sentiment et du sexe.

Et les autres spectateurs, ceux qui ne sont pas de votre génération ?

Je pense que l'expérience est tout à fait partageable par eux. L'amour n'appartient pas à ceux qui ont eu vingt ans en 1970. Chaque génération le reproduit, à la fois différemment et pareillement. Les formes changent, mais certains traits essentiels perdurent. Et chacun, quel que soit son âge, devrait s'y retrouver facilement. D'ailleurs, on peut noter que les termes du face-à-face amoureux évoluent peu avec le temps : coup de foudre, passion, rupture, jalousie... On n'en est pas sorti.

Vous voulez dire qu'il y a des modèles constants ?

Peut-être pas des modèles, mais des figures communes, ressemblantes. Dans mon film, je parle de plusieurs femmes, et chacune, d'une certaine manière, pourrait résumer à elle seule l'une des figures connues de l'amour : il y a le premier amour, le compagnonnage intellectuel, l'amour fusionnel, la liaison romanesque... Je caricature, mais c'est pour dire que j'ai raconté des manières d'aimer assez générales, sinon universelles. Ma vie n'est intéressante à raconter que si elle sert à susciter ce récit bien plus large : le discours amoureux, dans ses déclinaisons, dans ses difficultés, parfois dans ses errances... mais aussi dans ses réussites triomphales, même provisoires...

Pourquoi avoir entrepris ce film si tardivement, plusieurs décennies après ?

Pendant longtemps, je n'ai pas osé repenser à cette époque, ou en tout cas pas en parler. Mes souvenirs me faisaient mal, ils me brûlaient. J'avais l'impression qu'un tel débordement d'énergie ne pouvait plus se produire. J'imaginais qu'il était plus prudent pour moi de ne pas me remémorer une telle période de ma vie. Sinon, je risquais de ne pas m'en remettre !

C'est ce qui s'est passé quand vous avez fait le film ?

Oui, d'une certaine manière, j'ai replongé ! Je me suis remis à vivre – à travers la fabrication du film, et donc très fortement dans ma tête – une période intense, avec des états émotionnels très vifs, des moments d'exaltation... Soudain j'ai recommencé à écouter de la pop et du rock à plein volume, j'ai cherché des occasions de vivre à toute allure... Oui, j'ai un peu fait l'ado !

Dans votre film, pourtant, vous gardez une certaine distance. Vous ne rentrez pas trop dans les détails : vous montrez quelques mots isolés des lettres que vous filmez ; vous présentez les photographies des femmes un peu floues ; vous n'êtes jamais bavard sur ces amoureuses, leurs occupations, leur mode de vie... Finalement, elle reste assez indécise, cette jeunesse amoureuse...

J'ai voulu fabriquer un espace dans lequel le spectateur puisse

se glisser. Je crois que si j'avais trop exprimé ma biographie, cette place n'aurait pas existé. Le film raconte ma vie sans aucune retenue, je parle de mon intimité, je révèle des moments très secrets de ma relation avec des jeunes femmes, je ne crois donc pas m'être caché. Mais cela ne suffit pas, je n'ai pas eu le projet de faire une confession ou un aveu. Je voulais que mon récit crée un appel d'air chez le spectateur : appel à convoquer ses propres amours, revisiter ses fantômes, réfléchir à sa vie passée. Le film est une mise à disposition du sentiment amoureux à l'usage de qui le souhaite. Je raconte une histoire, qui est incontestablement la mienne, et je dis aux spectateurs : emparez-vous de ces bribes de récit pour rêver à votre propre jeunesse amoureuse. Ne vous revoyez-vous pas, dans ces élans maladroits du premier amour ? N'avez-vous pas connu la frénésie sexuelle d'une passion ? N'avez-vous pas rêvé de vivre avec une femme (ou un homme) qui serait votre double intellectuel ? N'avez-vous jamais pris de risque qui vous aurait mené à la catastrophe ? En somme, j'essaie de fabriquer une sorte de machine à souvenir : que chacun se souvienne ! Que chacun, durant deux heures de film, retrouve sa vie amoureuse !

Vous dites que cette histoire est « incontestablement la mienne ». Vous avez donc dit toute la vérité ?

Ce qui est dit dans le film est entièrement vrai, mais je considère que c'est une nécessité qui ne concerne que moi. C'est sûr que j'ai tenu, jusqu'au bout, à ne jamais inventer,

embellir ni trafiquer mon récit. Je n'ai évidemment pas tout dit (le temps du film n'y suffisait pas), mais tout ce que j'ai dit est vrai. Pour autant, le spectateur n'est pas tenu de me croire. Ou plutôt, je pense que cette question de la vérité n'est pas son affaire. Il importe plutôt qu'il soit sensible à ce que je raconte, qu'il y trouve matière à rêver et s'interroger sur lui-même. Le film n'est pas le récit authentifié d'une vie particulière, avec ses preuves, ses documents. Ce n'est pas non plus un film documentaire sur la jeunesse française des années 70 – même si on la voit en filigrane dans le récit. Non, c'est d'abord une matière romanesque offerte au spectateur. Et qui dit romanesque dit susceptible de créer de l'imaginaire, du souvenir, de l'émotion. Voilà ce que je souhaite : que chaque spectateur se fasse son cinéma...

Est-ce qu'il y a un lien avec vos films précédents ? Vous aviez jusqu'alors tourné des documentaires, et maintenant vous parlez de "romanesque"...

Non, c'est pareil, j'en parlais déjà de cette manière auparavant. J'ai réalisé plusieurs long-métrages avec Arte, qui sont passés dans des cases télévisuelles intitulées "documentaires de création" (Grand Format) ou "essais" (La Lucarne). Ce n'était pas des fictions, non, mais ce n'était pas non plus des documentaires pur jus. C'était plutôt des récits, des tentatives d'introduire de l'imaginaire dans le réel, il y avait déjà une grosse part de romanesque. Dans mon film "L'Affaire Valérie", par exemple, j'ai imaginé des vies

possibles, des disparitions racontées par des proches. Sous couvert de mener une enquête, je voulais provoquer le souvenir, "la madeleine" de chacun, l'évocation du passé enfoui au plus profond de nos mémoires.

La mémoire, le passé, c'est ce qui vous attire ? Dans "Bienvenue à Bataville" (votre précédent film sorti en salles), vous racontiez déjà une histoire passée...

Oui, mais le passé ne m'intéresse pas en tant que tel. Je suis d'abord sensible à sa remontée dans nos pensées, dans nos émotions. En fait, je m'intéresse moins au passé qu'à ceux qui s'en souviennent. Pas de manière savante, comme le ferait un spécialiste ou un historien, mais avec des affects, du trouble. Dans "Bienvenue à Bataville", j'ai raconté une histoire qui s'est vraiment passée, mais je l'ai fait sur un mode un peu irréel, comme dans un rêve éveillé. Un rêve effrayant, plein de fausses promesses et d'aliénation, mais un rêve où le spectateur d'aujourd'hui peut plonger et se faire son idée. De manière générale, j'aime beaucoup travailler sur les lieux du passé, à condition de pouvoir les réinventer. C'est ce que j'appelle un parcours de cinéma. Il s'appuie sur la réalité, mais n'a de sens que dans l'imagination, dans une certaine rêverie.

Dans "Une Jeunesse amoureuse", ce parcours se déroule à travers Paris. Et finalement, la ville est très présente dans le film. Autant que vos amours....

Oui, ma jeunesse s'est déroulée à Paris et j'ai donc raconté Paris. Ayant très souvent déménagé durant cette période, j'ai pu raconter une histoire qui se déployait dans presque tous les quartiers de la capitale. Du coup, le film est aussi un parcours sentimental, au sens propre : en allant d'un lieu à un autre, on va d'un amour à un autre. La ville donne prétexte à une géographie amoureuse. J'évoque d'ailleurs l'idée d'une Carte du Tendre, formée par les arrondissements de Paris. On se déplace en prenant pour guide le sentiment amoureux, c'est lui qui nous entraîne, c'est lui qui renouvelle le décor. Le quartier de Passy de la première femme n'est pas celui du Marais ou de la rue des Rosiers des dernières histoires. Il y a du transport, mais c'est un transport amoureux...

Vous montrez peu de choses des appartements où vous avez vécu. Le plus souvent, vous filmez la rue, l'immeuble, les fenêtres derrière lesquelles vous viviez... Mais on n'entre pas à l'intérieur.

Oui, j'ai voulu conserver cette distance pour que subsiste de l'incertitude, de l'indétermination. Je ne fais pas une enquête policière sur mes vingt ans, je ne cherche pas des traces concrètes, des preuves. Je raconte une histoire, c'est le roman de ma vie passée, c'est une vie possible. Et je veux laisser le spectateur disponible à ses propres souvenirs, qu'il ne se sente trop encombré par les miens. En filmant une rue, ou une façade d'immeuble, je fais un signe : « Voyez là-bas, la fenêtre

avec les stores marron, c'est là où j'habitais à vingt ans... et vous, comment c'était, à cet âge-là ? » Même celui qui ne connaît pas cet immeuble, ni cette rue, ni rien de Paris, même celui-là peut ranimer ses souvenirs et revivre une jeunesse amoureuse : la sienne.

Revue de presse des films précédents

BIENVENUE A BATAVILLE

LONG-MÉTRAGE DOCUMENTAIRE, 2007.

Bienvenue à Bataville n'est pas tout à fait un documentaire. C'est plutôt le film qu'on attendait sur la fin du travail en tant que valeur, et qui n'en redeviendra jamais une parce qu'on s'est trop foutu de nous.

ERIC LORET, LIBÉRATION

Bataville, c'est du Lumière qui aurait été filmé par Méliès.

JEAN ROY, L'HUMANITÉ

Ce documentaire est un coup de maître : au-delà de l'analyse réussie du paternalisme, il transgresse les codes du genre, mêlant images d'archives, reconstitution façon comédie musicale et humour à la Tati. Un bijou.

ANNE FAIRISE, LIAISONS SOCIALES MAGAZINE

On se croyait être dans un film de Jacques Tati. On se retrouve chez George Orwell... On s'y fera donc très peur, avec plaisir

et pas mal d'humour.

JÉRÔME MALLIEN, DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

L'AFFAIRE VALERIE

LONG-MÉTRAGE DOCUMENTAIRE (ARTE), 2005.

Un étonnant film sur la mémoire, et sur le possible.

LE NOUVEL OBSERVATEUR

L'illustration subtile, captivante, de ce qu'est un fait divers.

LIBÉRATION

Une simple rumeur permet à Caillat, documentariste proustien, de dérouler le fil de sa mémoire (...) Un beau film contemplatif sur le temps et l'absence, la mémoire et l'oubli.

LES INROCKUPTIBLES

LA QUATRIEME GENERATION

LONG-MÉTRAGE DOCUMENTAIRE (ARTE), 1997

Tout le talent du réalisateur consiste à insuffler une dimension romanesque et testimoniale digne d'un Balzac.

LE MONDE

François Caillat réussit l'exploit de nous parler de nous en nous parlant de lui : de la famille en général, en observant la sienne.

TÉLÉRAMA

Ils ont déjà aimé...

« J'ai beaucoup aimé le film de François Caillat, *Une Jeunesse amoureuse*.

Je trouve la construction et la mise en scène d'une rigueur exemplaire, elles permettent d'entrer dans son histoire tout en gardant de la distance. Ce n'était pas évident de rester sur ces plans de Paris, la nuit, à l'aube... mais cela fonctionne très bien. Le réalisateur arrive à chaque fois à nous faire sentir un univers particulier. Il a fait le choix d'un texte off plutôt factuel, et cela nous permet aussi de le considérer comme un personnage.

Le film est très émouvant et il dégage une grande tristesse. Une tristesse lumineuse et précise. »

Mariana Otero

Réalisatrice de *Entre nos mains* (2010)
et de *Histoire d'un secret* (2003)

Ils ont déjà aimé...

« Un film - poème vibrant - fragile et puissant, tendre et cruel, beau comme tout... d'un cinéaste déambulant dans le Paris d'aujourd'hui sur les traces de ses amours.

François Caillat - avec une sincérité et une pudeur qui forcent le respect - explore l'homme, qu'il fut et qu'il est devenu, à travers le souvenir des premières femmes qui l'ont construit et le constituent.

Film bouleversant d'un homme qui revisite son passé, essaye de comprendre, tente de faire revivre chacune des amoureuses qui peuplent sa vie et qui, ici, n'ont pas de prénom : de la lycéenne maladroite du square d'Alboni, à l'Egyptienne philosophe de la rue des Gâtines, à la dissidente chilienne lumineuse de Nogent-sur-Marne, à la sauvageonne jamais apprivoisée de la rue Basfroi, à la comédienne, ivre d'absolu, de la rue des Rosiers...

Une ode à Paris, ses labyrinthes, ses recoins, ses jardins publics, ses angles perdus, ses portes cochères, ses chambrettes mansardées, ses quais de Seine, ses squares délicieux.

Toute une géographie amoureuse se déroule sous nos yeux ensorcelés : « *Un jour tout disparaît et il reste seulement les lieux pour s'en souvenir* » : cage d'escalier sombre des premiers émois au métro Passy, angle fascinant de l'appartement studieux derrière Gambetta, volets des amours cloîtrés sous la canicule du HLM de Nogent, rideaux diaphanes de l'ancienne fonderie devenue squat, doux bruissements d'une bâche rue des Rosiers ou tag hiéroglyphe mystérieux au coin de l'immeuble...

Déambulation lancinante et musicale, entrelaçant bribes d'architectures, déplacements en métro aériens, fragments de photos jaunies, mots d'amour, dessins tendres, télégramme froid, bouts de films amateurs «*super 8*» et extraits des premiers films de jeunesse.

Tout se devine, rien ne se voit : étonnante mosaïque - puzzle amoureux - pour questionner le passé, travailler sur soi, s'interroger sur le pourquoi de cette tension, de cette soif de dépassement, de cet effort désespéré où réside sans doute « *l'héroïsme de l'amour* » ?

Et finalement - au-delà cette histoire intime et singulière - celle d'une génération qui avait 17 ans en 68.

Ce qui m'a toujours bouleversé au cinéma c'est l'art de capter des éclats de vie fugitive qui ne se reproduiront jamais plus, cet art de saisir l'éternité d'un instant face à l'avancée

inexorable de la mort.

À travers l'innocence des objets et des espaces, refaire vivre, intactes, les traces de l'émerveillement d'une rencontre puis de sa disparition. Pour tenter de ne pas oublier !

« ... Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés ! »
("Les fleurs du Mal", Ch. Baudelaire) »

Jean-Pierre Thorn

Réalisateur de *Faire kiffer les anges* (1996),
On n'est pas des marques de vélo (2003), *Allez Yallah !* (2006),
93, la belle rebelle (2011)

Ils ont déjà aimé...

Il avait dix-huit ans à Paris, il commençait d'aimer et son lycée n'était pas mixte. Il arpentait les rues de Paris seul, à deux, en moto, en auto, en amis, en aveugle, en amoureux... Il a trente ans à Paris et celle qu'il aime et qui l'aime pendant qu'il en aime aussi une autre se penche un peu trop loin par la fenêtre.

Entre ces deux dates, dans le Paris des années 70, François raconte une jeunesse amoureuse et c'est d'abord la musique de cette jeunesse qu'on écoute. J'entends Jeanne Moreau dans Jules et Jim. « On s'est connus, on s'est reconnus, On s'est perdus de vue, on s'est r'perdus d'vue, On s'est retrouvés, on s'est réchauffés, Puis on s'est séparés. Chacun pour soi est reparti, Dans l'tourbillon de la vie. »

Ils sont toujours là aujourd'hui les lieux qui ont vu passer le tourbillon de la vie de François. Alors il les filme. Il filme des rues, des squares, des fenêtres, des immeubles, des ponts, des rues, des quais, des parcs. « On avait trouvé un petit logement à louer, rue de Vaugirard, rien que pour nous deux. »

Paris devient la carte des adresses de l'amour, la carte du tendre des paris de la jeunesse et il nous semble voir passer François la main dans la main d'une jeune fille aux genoux d'agneau fragile. Ils descendent la rue vers la chambre de la première fois. Les filles ne prenaient pas la pilule. « C'est là que nous faisons l'amour, il y a la chambre, le lit, pas le mode d'emploi. On a dix-huit ans... »

Ils sont toujours là les lieux qui ont vu passer François et ses amours. Il les regarde en face. C'est le temps qu'il regarde, le temps qu'il fait et celui qui passe. La lumière change, quelqu'un traverse. C'est la nuit, des voitures tous phares allumés foncent. C'est le matin, à la sortie du lycée, des ados, la vie est là, douce et violente, indifférente à celui qui se souvient. « Une fille, un garçon qui marchent dans la ville, qui s'embrassent dans un escalier sombre. » Il est toujours là l'escalier et la ville. Ils restent les lieux, elles restent les lettres qu'elles lui ont écrites, elles restent les photos qu'il a prises, qu'elles ont prises, elles restent les images tremblées des films de vacances. Ils restent et nous passons. « Et tôt serons étendus sous la lame Et des amours desquelles nous parlons Quand serons morts n'en sera plus nouvelle Pour ce aimez-moi cependant qu'êtes belle. »

Je me demande souvent ce qui nous pousse nous la modeste cohorte des filmeurs autobiographes à faire des films avec la chair de notre chair, avec la chair de ceux que nous aimons au risque de mal faire, au risque de faire mal. Risque terrible et qu'on ne se pardonne jamais. En regardant, en écoutant le

film de François, la réponse éclate à chaque plan. Notre vie est un roman dont les lettres s'effacent aussitôt que la lumière le touche. Alors vite, nous risquons le coup de dessiner quelque chose du bout des doigts avec la poussière irisée, avec la merde qui s'y est prise... Que faire d'autre ?

Alors François filme les lieux, les rues, les adresses de ses amours... « Enfin nous habitons ensemble. La cohabitation est très joyeuse, deux sœurs avec leurs amoureux incognito, c'est vraiment la belle vie. » La belle vie comme elle est belle dans la voix de François. Il tache de se souvenir avec précision de ce qui s'est passé, de comment cela s'est passé et il le raconte de sa voix pleine de charme. Sa voix pleine de charme. Elle en a du charme la voix de François, un charme indéniable qui nous entraîne en musique à travers les années, les visages, les corps. Je songe au mot charme, le charme, la séduction, le charme, l'arbre dur et blanc des bords d'étang, le ch du chuchotement du charme, l'arme du charme, il y a aussi le charme, l'envoûtement. « Sa voix qui sitôt m'envoûta... » L'envoûtement il en est beaucoup question dans "Une jeunesse amoureuse". L'envoûtement d'une silhouette aperçue, l'envoûtement d'une étreinte répétée, l'envoûtement d'un lien qu'on ne peut défaire, l'envoûtement de ce qui revient. "La Treizième revient... C'est encor la première".

En écoutant la voix de François raconter une jeunesse amoureuse, je pensais à ce que l'on cherche, à ce que l'on fuit dans la répétition des amours, le sens et le non-sens de la

répétition, les sens et le non-sens des répétitions et des variations, ce que l'on ne peut changer jusqu'au jour où l'on s'y brise. Quand la charogne apparaît dans le corps de l'amour, le réel brise le charme. Alors peut-être peut-on commencer de vivre et de faire... « Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme, Ce beau matin d'été si doux : Au détour d'un sentier une charogne infâme Sur un lit semé de cailloux." Faire un film c'est faire une expérience, avec le temps et l'espace, les images et les sons. Rompre les charmes, c'est lutter avec l'ange, tenter de sortir du labyrinthe des miroirs, parvenir à reconnaître qu'il y a un autre et du réel... C'est à cela je crois que s'attelle le film, ce cela je crois qui fait qu'il travaille longtemps en nous. Tenter d'y voir clair, en orchestrant des images, des sons, la vie erratique et tenter de faire œuvre de cette expérience intime, un spectacle. Ce n'est pas le moins troublant de ce film que l'auteur en soit aussi le personnage principal, la construction, le leurre véridique. C'est peut-être ce dédoublement que nous cherchons quand nous nous lançons dans l'entreprise autobiographique. Moi et l'autre construire le film, moi et tous les autres que je suis, s'accepter double, multiple, composer du sens et du non-sens avec le non-sens et avec le sens. Heureusement qu'il y a les sens, la sensualité, la certitude de l'instant, l'évidence plaisir qui donne parfois le la à notre musique sans queue ni tête.

Dans cet effort de dédoublement, d'éclatement contrôlé, le spectateur devient le tiers qui nous protège, l'ami à qui l'on prête l'écoute bienveillante, celui qui saurait qu'il y a quelque

part un fil d'Ariane, d'ailleurs il travaille à le trouver, celui qui saurait qu'on peut échapper au Minotaure. Et nous spectateurs, à regarder l'exercice, nous éprouvons de la confiance, du plaisir, de la peur, du soulagement... Alors, c'est possible ! Il y est parvenu. Il a marché sur un fil au-dessus de sa vie, de ses défaites, de ses éblouissements, il a marché sur le fil là-haut, il a eu le vertige, il aurait pu tomber, il est tombé, il s'est rattrapé, il a peut-être fait tomber quelqu'un, sans le vouloir, elle est tombée sur le bitume. Nous savons bien que nous aussi nous avons peut-être sans le vouloir, sans le savoir, fait tomber, laisser tomber quelqu'un. Une vie que nous avons croisée s'est abîmée faute d'un regard, d'un appel, d'un mot. Nous n'avons peut-être pas eu le courage de regarder le gouffre aussi longtemps que François, nous n'avons peut-être pas eu le courage d'y plonger pour rapporter du nouveau.

Jamais je n'ai entendu un homme raconter ainsi comment il a aimé celle-ci, rencontré celle-là, cru, menti, perdu, retrouvé. Jamais ? Pas tout à fait. J'ai déjà entendu un homme me raconter cela. C'était dans l'intimité et la confiance d'un nouvel amour. Il racontait, je racontais les autres avec tendresse peut-être parce que toutes ces amours semblaient conduire à notre bonheur naissant. C'est un autre cadeau que François nous fait de nous croire, nous spectateurs, capables d'écouter une voix qui parle à une oreille aimée.

Et dans le noir de la salle nos souvenirs, nos images intimes s'associent aux siennes... Nous y sommes dans le film. Le sait-il quand il passe au tu. C'est d'elle, c'est d'elles qu'il parle et

soudain il dit tu... N'est ce pas à nous aussi qu'il dit tu ? Nous sommes celles qu'il a aimées, nous sommes lui qui les a aimées, nous sommes elles qui l'ont aimé, peut-être parce que nous ne les voyons pas tout à fait... Filmées de biais... Une photo tremblée, un geste dérobée, un profil flou, une poignée de cheveux, deux yeux de ciel. Elles ne seront pas épinglées nues sur le mur, exposées à la curée. Elle, elles, tu, chacune est singulière, aucune n'est éclairée de la lumière crue qui nous la ferait reconnaître dans la rue. C'est toi, tu te reconnaîtras peut-être, singulière et anonyme, protégée, projetée. Car ces elles, ces tu, ce sont d'abord celles qu'il a projetées...

« Je la vois passer devant moi et je me dis que c'est la femme dont j'ai toujours rêvé... le coup de foudre est réciproque, ce soir-là, je décide de changer ma vie... je brise tout pour disparaître dans la nature avec une inconnue. »

Pourquoi fait-il cela ? Il n'y a pas de pourquoi. Il y a seulement des comment. Que cherche-t-il ainsi ? Qui cherche-t-il ainsi qu'il rencontre par instants et qui s'efface quand le charme s'évapore ? C'est lui, c'est nous, et ce n'est pas le moindre charme de ce film de chercher un sens (giratoire) aux coups de barre de nos désirs. C'est ainsi que nous sommes nous-mêmes ballottés, transportés par l'évidence du désir. C'est ainsi que nous renversons nous aussi la table pour nous jeter dans des bras inconnus... Dans la rue d'à côté, il y a peut-être l'adresse de l'amour de demain, on embrassera le nouvel amour sur le banc où le souvenir de l'ancien se tient encore. C'est ainsi, nous le savons bien quand nous marchons dans Paris. C'est là qu'on s'est embrassés, l'année suivante j'ai loué cet appartement sous les toits et qu'est-ce qu'on s'est déchirés et

au bout de la rue s'ouvrira la porte d'une autre vie, d'un autre je. Paris est un roman. Encore, encore, encore. Encore aimer, encore souffrir, encore mourir.

N'est-ce pas cela que nous cherchons dans le nouvel amour ? Un nouveau roman, une promesse, un regard, un climat, des mots pour tenter devenir enfin un des autres que nous sommes. Ce film, c'est peut-être aussi cela, un regard, des mots pour qu'advienne un autre François. Il est beau d'être capable de se tenir dans sa vie toute crue. Il est beau François dans son film, dans sa fragilité et dans sa force. Car bien sûr, c'est lui que nous voyons, qui se peint, qui cherche et qui change au fil des photos prises à côté de ses amoureuses, de ses amantes, de ses aimées, de ses disparues. « Déjà ! » comme chante Jean Champion dans *Muriel* d'Alain Resnais.

S'il y a des chansons dans ma tête ce soir, c'est que le film de François chante. Il a l'ambition de la grande forme rhizomatique du roman moderne et la modestie de la chanson qui s'entête « à la pointe d'un sein, au secours de ma main, dans ta bouche inventée au-delà de l'intime... » Que c'est amusant et que c'est triste et que c'est bon de se souvenir de celui « pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous... devant quoi l'on s'entraînait comme traînent les chiens... avec le temps, va, tout va bien ».

Dominique Cabrera, réalisatrice de *Le Lait de la tendresse humaine* (2001), *Folle embellie* (2004), *Ça ne peut pas continuer comme ça* (2013).

Collaborateurs de création

Images, son, réalisation : François Caillat

Montage : Martine Bouquin

Montage son : Nathalie Jacquemin

Montage son et mixage : Myriam René

Enregistrement de la voix : Daniel Deshays

Etalonnage : Rémi Berge

Musiques : Soft Machine, John Surman, Amélie, Family, Tony Truant, Laetitia Shériff, Henryk Gorecki

Sons additionnels et arrangements sonores : Stephan Bauer

Produit par Yann Brolli, Régis Caël, Christian Monzinger & Christophe Gougeon.

Contacts

RENSEIGNEMENTS

Informations sur le film, actualités

contact@unejeunesseamoureuse.fr

PROGRAMMATION

Flore Benguigui, chargée de programmation

06 30 37 25 70

flore@unejeunesseamoureuse.fr

PRESSE

François Vila, attaché de presse

06 08 78 68 10

françoisvila@aol.com

ADMINISTRATION, SUIVI DE LA DISTRIBUTION

Yann Brolli/Les films du Tamarin

11/17, rue de la Chine

75020 Paris

01.43.15.90.90

filmstamarin@filmstamarin.fr

Dossier de presse et photos du film téléchargeables sur le site

www.unejeunesseamoureuse.fr



Le narrateur raconte sa jeunesse amoureuse dans le Paris des années 1970 : un récit d'éducation sentimentale, à coeur et corps perdus; une histoire intime autant que l'aventure d'une génération ;
un film sur la difficulté d'aimer.

En mêlant aux quartiers de la ville des fragments de lettres, des photos de jeunes femmes, des musiques d'époque, le film construit une géographie amoureuse de Paris : celle de l'auteur, qui vécut là pendant quinze ans les découvertes et les excès de sa jeunesse. En contrepoint, quelques images super-8 de voyages – la contre-culture aux Etats-Unis, plus tard la dictature militaire au Chili – rappellent ce que fut cette époque.

SORTIE NATIONALE LE 3 AVRIL 2013

ERE
PROD

CNC

